

Oui, j'ai été un homme comme les autres hommes,  
nourri de pain, de rêve, de désespoir. Eh oui,  
j'ai aimé, j'ai pleuré, j'ai haï, j'ai souffert,  
j'ai acheté des fleurs et je n'ai pas toujours  
payé mon terme. Le dimanche j'allais à la campagne  
pêcher, sous l'oeil de Dieu, des poissons irréels,  
je me baignais dans la rivière  
qui chantait dans les joncs et je mangeais des frites  
le soir. [...]

J'ai lu comme vous tous les journaux tous les bouquins,  
et je n'ai rien compris au monde  
et je n'ai rien compris à l'homme,  
bien qu'il me soit souvent arrivé d'affirmer  
le contraire.

Et quand la mort, la mort est venue, peut-être  
ai-je prétendu savoir ce qu'elle était mais vrai,  
je puis vous le dire à cette heure,  
elle est entrée toute en mes yeux étonnés,  
étonnés de si peu comprendre  
avez-vous mieux compris que moi ?

Et pourtant, non !  
je n'étais pas un homme comme vous.  
Vous n'êtes pas nés sur les routes,  
personne n'a jeté à l'égout vos petits  
comme des chats encor sans yeux,  
vous n'avez pas erré de cité en cité  
traqués par les polices,  
vous n'avez pas connu les désastres à l'aube,  
les wagons de bestiaux  
et le sanglot amer de l'humiliation,  
accusés d'un délit que vous n'avez pas fait,  
d'un meurtre dont il manque encore le cadavre,  
changeant de nom et de visage,  
pour ne pas emporter un nom qu'on a hué  
un visage qui avait servi à tout le monde  
de crachoir !

Un jour viendra, sans doute, quand le poème lu  
se trouvera devant vos yeux. Il ne demande  
rien ! Oubliez-le, oubliez-le ! Ce n'est  
qu'un cri, qu'on ne peut pas mettre dans un poème  
parfait, avais-je donc le temps de le finir ?  
Mais quand vous foulerez ce bouquet d'orties  
qui avait été moi, dans un autre siècle,  
en une histoire qui vous sera périmée,  
souvenez-vous seulement que j'étais innocent  
et que, tout comme vous, mortels de ce jour-là,  
j'avais eu, moi aussi, un visage marqué  
par la colère, par la pitié et la joie,

un visage d'homme, tout simplement !